Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 90 (1961)

Heft: 11-12

Artikel: L'enfant et la beauté

Autor: Fournier, Paul

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040463

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'enfant et la beauté

Il y a deux modes d'appréciation des choses qui se rapportent à la pratique du dessin, c'est-à-dire qui peuvent nous permettre, d'une part, la représentation fidèle des choses vues, d'autre part, de tirer de leur image des signes pour nous exprimer. Nous avons défini ces modes de saisie, ces prises de contact avec le monde extérieur, d'*intelligible* et de *sensible*, selon la distinction de nos facultés (la troisième étant notre pouvoir de répondre et d'*agir*).

Devant les choses, on peut raisonner sur leur forme, leur usage et leur convenance ; ou bien de leur apparence, éprouver simplement le *charme*. Nous estimerons que les choses sont faites pour être utiles à notre vie, pour nous servir ; ou bien simplement, *qu'il est bon qu'elles soient* là, parce qu'elles donnent à notre vie un sens, qu'elles prolongent, pour ainsi dire, notre être, qu'elles l'épanouissent en l'inscrivant dans un univers d'apparences familières et communes à tous. Nous distinguons par là *deux plans de notre conscience ;* l'un au niveau de la vie matérielle, corporelle, qui commande *la saisie effective des objets ;* l'autre au niveau spirituel de la communion de tous les êtres (de la communication des hommes entre eux par *la parole, l'écriture et le dessin*), *indifférent à la possession*, libre, ouvert à la joie.

L'objet destiné à la vie pratique se prête à notre raisonnement ; il est caractérisé par cette réalité matérielle qui correspond à notre corps ; il occupe une place dans l'espace, il est mesurable, il a poids et volume ; on peut le désigner d'un nom, par lequel chacun l'évoque, le conçoit, le reconnaît aussitôt.

L'objet de beauté a un autre sens et un autre usage. Il est *le signe* d'un autre univers de relation, d'un autre plan de la conscience où les hommes peuvent se rencontrer. Nous avons entrevu son pouvoir de communion dans sa capacité d'exprimer les aspirations humaines les plus universelles.

Situons bien la mystérieuse faculté mise en éveil et le domaine surnaturel *du beau où la rencontre s'accomplit.*

- Est beau à nos yeux, en tant qu'objet, ce qui, *comme symbole, comme image* se présente à nous en réponse à un désir profond, essentiel à notre être.
- Est beau, l'objet qui s'offre à notre désir.
- Est beau, dans un objet, ce qui signifie ou évoque l'accomplissement du vœu de tout être : la plénitude du *repos dans la lumière* (selon la définition de la sagesse par Joseph Joubert), c'est-à-dire l'équilibre, la stabilité, la force, et en même temps le *rayonnement*.

Dans quelle mesure ces sentiments hantent-ils l'enfant, ou sous quelle forme s'annoncent-ils ? Nous pouvons nous le demander, car selon les vœux de son être en pleine croissance, corps et esprit, il sollicitera les choses dans un sens ou dans un autre ; il sera sensible, de cette profonde sensibilité, ou non ; bref, il aura le sens du beau ou il en sera privé.

Or, à l'âge scolaire, outre l'incertitude de cette disposition intérieure, toute l'éducation que nous lui faisons subir, et qui n'éprouve que son intelligence, qui n'exerce que son raisonnement, tend à dissiper chez l'enfant, le *recueillement nécessaire*, à détourner son attention de la *source vive* et *du chant secret*, intérieurs à son être.

Le beau est objet de contemplation ; on ne le reçoit pas du dehors comme une science ; il demande une préparation intérieure. Il se perçoit en l'être unifié, en possession de soi, et découvrant dans les choses, pour soi seul, ce qui correspond à son aspiration essentielle. Car la possession de soi ne signifie pas qu'on n'a plus rien à souhaiter. C'est alors, au contraire, que l'exigence absolue de l'être se rend perceptible, et c'est à quoi la beauté répond.

Revenons à notre point de départ, et regroupons les perspectives entrevues, en gardant pour centre de notre préoccupation l'enfant qui dessine.

Nous avons considéré le beau dans les choses comme une sorte d'attribut ; car, en dessinant, on peut les envisager comme *utiles* et elles se précisent en des mesures : ce dessin s'apprend ; ou comme *belles*, et cela on le sent avec une faculté subtile qui est éveillée... ou qui dort. *L'enfant ne voit pas le beau dans les choses s'il n'y tend pas de sa propre harmonie intérieure.*

Alors, nous avons compris que le beau n'est pas dans les choses, s'il n'est, d'abord, dans celui qui regarde, comme un besoin d'achèvement nécessaire, comme l'accomplissement auquel tend la vie.

Mais l'enfant ne se porte-t-il pas vers le monde avec autant d'ardeur que l'adulte.?.. Il semble seulement plus loin du but... plus vulnérable à tous les écueils... plus loin du *repos dans la lumière*, si tel est le but... plus loin de son accomplissement.

Sa beauté *à lui* comporte peut-être un *autre élément:* plus qu'*intelligence et sensibilité*, il est *vouloir*. Quand notre beauté s'achève et s'affermit contre le temps, que la création en nous s'immobilise dans l'œuvre parfaite, la sienne, tout devenir, se veut *en mouvement*.

PAUL FOURNIER
(*L'Ecole*)

Comment naquit l'école chrétienne ?

C'est le grand sujet auquel s'est appliqué M. Daniel-Rops, de l'Académie française, dans un article reproduit par la revue *Carrefour*, en date du 8 mars 1961.

« L'idée qu'une communauté chrétienne désire prendre en charge l'éducation des enfants pour être sûre qu'ils seront formés selon ses principes, paraît aujourd'hui à des millions de chrétiens, la plus normale qui soit. Tel est le résultat de dix-neuf siècles d'histoire, d'histoire chrétienne. »

M. Daniel-Rops nous rappelle que cette idée n'avait pas cours dans l'antiquité païenne : « On ne voit pas, rétorque-t-il, les prêtres d'Osiris ou ceux d'Ishtar, non plus que ceux de Zeus ou de Jupiter, se constituer maîtres d'école. »

En Grèce, puis à Rome, la Cité ou l'Etat étaient bien intervenus dans l'œuvre scolaire, mais on était loin d'une formation religieuse avec tout ce qu'elle peut comporter d'exigences.

Comme beaucoup d'institutions de la primitive Eglise, c'est dans la tradition juive que l'école chrétienne a ses origines. « Israël avait le respect du savoir. Les rabbis ne cessaient de répéter que la culture est chose fondamentale. « Si tu possèdes le savoir, disait une maxime, tu as tout ; tu n'as pas de savoir, tu ne possèdes rien. »

A l'époque de Jésus-Christ, il y avait déjà beaucoup d'écoles en Palestine. Environ trente ans après sa mort, vers 64, le grand-prêtre Josué ben Gamala